

Texte Saramago :

« La procession de la pénitence va s'ébranler. Châtions la chair par le jeûne, mortifions-la par le fouet. Peu manger purifie les humeurs, souffrir un peu nettoie les coutures de l'âme. Les pénitents, tous des hommes, marchent en tête de la procession, sur les talons des moines qui portent les effigies de la Vierge et du Crucifié. Vient ensuite l'évêque sous un dais somptueux, puis les images sur des brancards, le régiment interminable des prêtres, des confréries et des congrégations, tous attentifs au salut de leur âme, certains persuadés qu'elle n'est pas perdue, d'autres demeurant tiraillés par le doute tant qu'ils ne se trouveront pas devant le tribunal de Dieu, l'un d'eux pensant peut-être même dans le secret de son cœur que le monde est fou depuis sa création. La procession avance entre les haies formées par le peuple, à son passage hommes et femmes se jettent à terre, qui se griffant le visage, qui s'arrachant les cheveux, tous se souffletant, cependant que l'évêque trace de petits signes de croix, d'un côté et de l'autre, et qu'un acolyte balance l'encensoir. (...)

Aux fenêtres se tiennent uniquement des femmes, ainsi le veut la coutume. Les pénitents avancent portant des chaînes enroulées autour des jambes, ou bien transportant sur les épaules d'épaisses barres de fer, ou encore s'assenant sur les flancs de grands coups avec une discipline faite de cordelettes dont les extrémités sont munies de boules de cire durcie hérissée d'éclats de verre, ceux qui se flagellent de la sorte sont le clou de la fête car ils font parade de vrai sang qui ruisselle le long de leur dos, ils poussent de grands cris, autant à cause de la douleur qu'ils ressentent que par un plaisir manifeste que nous ne comprendrions point si nous ne savions que certains ont la dame de leurs pensées à la fenêtre et qu'ils vont à la procession moins pour sauver leur âme qu'en raison des délices de la chair, délices passées ou à venir.

Fixés à leur toque ou à la discipline elle-même, ils portent des petits rubans de couleur

La violence et le divin ? Autour de José Saramago

un taureau en rut, mais a-t-il semblé aux autres femmes dans la rue, ou à elle-même, que le bras du pénitent manquait de fermeté ou que le coup de verge fut appliqué de façon à ne point laisser de balafre sur la peau ni d'estafilade bien visibles de là-haut, qu'alors une puissante huée s'élève du chœur des femmes, et comme possédées, délirantes, elles exigent de la vigueur dans le bras, elles veulent entendre le claquement des lanières du fouet, que coule le sang comme a coulé celui du Divin Sauveur, tandis qu'elle palpitent sous leurs jupes rondes et serrent et desserrent les cuisses au rythme d'une excitation grandissante. Le pénitent se tient en contrebas dans la rue, sous la fenêtre de l'aimée, qui, dominatrice, le regarde, flanquée peut-être de sa mère ou de sa cousine, ou d'une duègne, ou d'une grand-mère indulgente, ou d'une tante très revêche, mais chacun sachant très bien de quoi il retourne, par expérience fraîche ou souvenir lointain, que Dieu n'a rien à voir là-dedans, que tout cela est affaire de fornication, et probablement le spasme d'en-bas, de l'homme agenouillé par terre, s'assenant des coups furieux, de plus en plus frénétiques, cependant que la femme gémit de douleur, yeux exorbités braqués sur le mâle terrassé, bouche grande ouverte pour boire son sang, et tout le reste. La procession a fait halte suffisamment longuement pour que l'acte puisse être mené à bonne fin, l'évêque l'a béni et sanctifié, la femme ressent un relâchement délicieux dans tous les membres, l'homme s'est remis en chemin, il se dit soulagé, qu'à présent il n'aura plus besoin de se fustiger avec autant de fureur, d'autres pénitents le feront pour la plus grande jouissance d'autres spectatrices. »

José Saramago, *Le dieu manchot* (extrait)